

F É L I X

ou

## LE JEUNE CULTIVATEUR.

Un jour d'été, M. Dulac, propriétaire d'une jolie ferme dans les environs de Fontainebleau, s'étant égaré à la promenade, arriva dans une petite vallée où paissait un troupeau de moutons. Le berger qui les gardait était couché sous un hêtre touffu. Comme il ne faisait aucun mouvement, M. Dulac, pensant qu'il dormait, s'avança doucement vers lui, pour le réveiller et lui demander son chemin.

Il s'approcha donc du jeune berger endormi ; mais ce qui l'étonna beaucoup, c'est qu'un livre était ouvert sous la main du berger. Curieux de voir quel était ce livre, il se baissa, et il vit que c'était un ouvrage latin : les œuvres de Virgile. Virgile est un auteur qui a célébré en beaux vers les charmes de la campagne et donné des préceptes d'agriculture.

Extrêmement surpris, M. Dulac ne voulut pas d'abord déranger ce jeune homme ; il s'appuya contre un arbre, et, en attendant qu'il s'éveillât, il le considéra en silence.

C'était un enfant d'environ seize ans. Ses habits étaient grossiers, mais d'une propreté extrême. Les traits de son visage étaient délicats, ses cheveux fins et bouclés, ses mains blanches. En ce moment il paraissait tourmenté par un songe pénible : sa poitrine s'agitait convulsivement, et quelques sanglots martelés sortaient de sa bouche. En s'agitant, il fit un mouvement violent qui le réveilla. Il ouvrit les yeux, vit en face de lui M. Dulac, qui le regardait, et il se leva aussitôt ; il porta poliment la main à sa casquette et voulut s'éloigner. M. Dulac le retint.

— Mon enfant, lui dit-il, je viens de voir à côté de vous quelque chose qui m'a beaucoup surpris, un livre ouvert, et ce livre est Virgile. Est-ce que vous lisez Virgile ?

— Oui, monsieur, répondit l'enfant d'un air modeste.

— Mais si vous lisez le latin, c'est que vous avez reçu une éducation très-soignée ; et, dans ce cas, comment se fait-il que vous soyez réduit à garder les moutons ?

L'enfant répondit d'un ton aussi modeste, mais plus ferme :

— Il n'est pas impossible qu'un orphelin bien élevé tombe dans la misère : cet orphelin, c'est moi.

— Mais, enfin, qui êtes-vous, d'où venez-vous, quel est votre nom, votre famille, votre pays ?

— Je m'appelle Félix, je garde les moutons de la ferme voisine, que vous pouvez apercevoir en montant jusqu'au sommet de ce coteau. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Cette réponse un peu fière mécontenta M. Dulac sans le retenir.

— Je suis surpris, dit-il, qu'un jeune homme de votre âge ait des secrets.

— Et moi, répondit Félix, je suis surpris qu'un inconnu croie avoir des droits à ma confiance.

Cette réponse, quoique vive, était si juste, que M. Dulac ne s'en offensa pas. Au contraire, elle redoubla l'intérêt que lui inspirait cet enfant mystérieux.

— Ma curiosité, dit-il, est si naturelle, que vous ne pouvez vous en fâcher : l'intérêt qu'inspirent le malheur et la jeunesse suffit pour la justifier. Je n'insiste pas, gardez vos secrets.

— Monsieur, dit Félix, touché de ce langage, si j'ai mal répondu à vos marques de bienveillance, veuillez m'excuser. Vous avez vu entre mes mains un livre écrit dans une langue qu'on enseigne pas aux enfants de la campagne ; vous en avez conclu que j'ai reçu une éducation supérieure à l'état où vous me voyez. Je n'en disconviens pas. Ne m'en demandez pas davantage... oh ! je vous en supplie, ajouta-t-il, les larmes aux yeux, n'abusez pas d'un secret que vous m'avez surpris dans mon sommeil ! Je suis un enfant délaissé et malheureux ; mais je gagne ma vie en me rendant utile, et vous la troubleriez, cette vie innocente, si vous étiez capable de me trahir. Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, promettez-moi de ne parler de moi à personne.

M. Dulac était vivement ému. Il y avait dans la voix, dans l'accent, dans le regard de Félix, quelque chose qui annonçait la sincérité, l'innocence, la candeur, et qui inspirait la confiance.

Il lui promit ce qu'il lui demandait, et se remit en route d'après ses indications, après lui avoir annoncé qu'il reviendrait le voir.

En effet, cet enfant lui avait inspiré un véritable intérêt, et, pour mieux faire sa connaissance, il dirigea sa promenade du même côté. Il s'attachait à lui chaque jour d'avantage ; il semblait à cet homme bienfaisant que c'était Dieu même qui lui adressait cet orphelin abandonné de tout le monde, et qui lui ordonnait d'en prendre soin. Félix, de son côté, sans accorder encore sa confiance à M. Dulac, était sensible à ses bontés. Il se fit une douce habitude de s'entretenir avec lui, et, comme le jeune homme avait un esprit juste et vif et une instruction aussi solide que variée, M. Dulac trouvait un charme infini à sa conversation. Il résolut de lui être utile et de le recueillir dans sa maison. Mais auparavant il voulut prendre des renseignements sur son compte et il se rendit secrètement à la ferme voisine, dont Félix gardait les troupeaux.

Le fermier était absent. Ce fut la fermière qui répondit aux questions de M. Dulac. Elle ne tarissait pas sur les louanges de Félix ; mais elle ne le connaissait que depuis six mois, et ne savait sur son compte que ce qu'elle avait vu pendant ce court espace de temps.

— Monsieur, dit-elle, cet enfant vint, un soir d'hiver, frapper à notre porte. Il ne nous dit que ces mots, d'une voix douce : "Un peu de pain, s'il vous plaît, en travaillant." Nous lui fîmes diverses questions : "Je ne veux pas mentir, dit-il ; j'aime mieux ne pas vous répondre." Dans ce moment, notre jeune fils était malade, et nous avions besoin d'un berger. Nous prîmes ce jeune inconnu. Nous sommes très-contents de lui ; il est soigneux et intelligent, et il est pieux et doux comme un ange. Notre jeune fils sera bientôt guéri, et nous n'aurons plus besoin de Félix ; mais il peut rester chez nous aussi longtemps qu'il voudra : tant que nous aurons du pain à la maison, il y en aura un morceau pour lui.

Ces paroles naïves de la bonne fermière redoublèrent l'intérêt que M. Dulac éprouvait pour Félix, et le confirmèrent dans la résolution qu'il avait prise d'avoir soin de lui.

— Quels sont vos projets pour l'avenir ? lui dit-il un jour. Vous ne pouvez pas toujours garder les troupeaux.

— Vous avez bien raison, monsieur, répondit Félix. Je voudrais savoir une profession qui me permit d'habiter la campagne, et de soutenir mon existence par le travail de mes mains. Oh ! si je pouvais devenir jardinier !...

— Eh bien, voulez-vous venir chez moi ! Je vous traiterai comme mon fils. J'ai une ferme que je fais valoir ; j'ai aussi un petit jardin, que je cultive moi-même : je me ferai un plaisir de vous apprendre le peu de jardinage que je sais, c'est-à-dire ce qui suffit à un habitant de la campagne qui vit d'une manière modeste, et qui ne veut avoir recours ni au marché ni à ses voisins pour tout ce que son terrain peut lui rapporter. Venez : nous travaillerons tout le jour ; et le soir, vous donnerez à mes jeunes enfants quelques leçons des langues française et latine.

Leur mère, à qui j'ai parlé de vous, et qui est charmée de cet arrangement, ne fera point de différence entre vous et eux.

Pendant que M. Dulac parlait ainsi, Félix paraissait profondément ému. Une larme brûlante, qui tomba de ses yeux, fut d'abord sa seule réponse. Il n'avait pas la force de parler ; il porta en silence la main de M. Dulac à ses lèvres. M. Dulac, aussi ému que lui-même, l'embrassa avec effusion. Félix alors, en pleurant et en sanglotant, exprima sa reconnaissance dans les termes les plus énergiques et les plus énergiques.

Ce qui le charmait le plus, c'était de n'être point à charge à son bienfaiteur et de l'indemniser d'une partie des dépenses qu'il ferait pour lui, par les leçons qu'il donnerait à ses enfants. M. Dulac avait imaginé cette sorte de compensation pour ménager sa délicatesse.

Dès le lendemain, Félix, après avoir fait ses remerciements et ses adieux à la bonne fermière, était installé chez M. Dulac.

(A continuer.)

**FIRMIN E. PROULX,**  
Propriétaire-Gérant.